

2. ETUDES DES PERSONNAGES

Hassan-al-Wazzan/Léon l'Africain

Le personnage principal apparaît comme l'**incarnation même de l'homme cosmopolite**, et ce dès la préface :

Moi, Hassan, fils de Mohamed le peseur, moi, Jean-Léon de Médicis, circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape, on me nomme aujourd'hui l'Africain, mais d'Afrique ne suis, ni d'Europe, ni d'Arabie. On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le Zayyati, mais je ne viens d'aucun pays, d'aucune cité, d'aucune tribu. Je suis fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées. (p. 9)

Cependant, ce **cosmopolitisme est bien souvent provoqué par des évènements plutôt que volontaire**. Il s'accompagne du statut d'apatride à partir de son départ de Grenade.

La conséquence de ce cosmopolitisme est la **relativisation de nombreuses opinions et réalités** par ce personnage :

De ma longue retraite paysanne, pourtant émaillée de contemplations et de promenades silencieuses, j'ai émergé sans certitudes. Périssables, toutes les cités ; carnassiers, tous les empires ; insondable, la Providence. Seules me réconfortaient la crue du Nil, la ronde des astres et les naissances saisonnières des bufflons. (p. 271)

Léon l'Africain accorde beaucoup d'**importance aux contacts humains**. Il cherche à connaître chaque personne qu'il rencontre, il est toujours particulièrement heureux de retrouver quelqu'un qu'il a côtoyé par le passé, et les différences culturelles et religieuses ne constituent en aucun cas un obstacle pour lui.

La **valeur d'un homme constitue un questionnement récurrent pour Léon l'Africain**. Il insiste sur le **peu d'importance de la position sociale, au contraire des qualités morales**. Ainsi, les portefaix (un ancien métier), malgré leur misère, ont su par leur comportement irréprochable s'attirer le respect de la ville de Fès. Léon accorde une telle importance aux qualités morales que lorsqu'il aperçoit son père dans une taverne et en compagnie d'une femme, il est bouleversé au plus haut point : « J'avais honte, j'avais mal. Je n'arrêtais pas de courir, les larmes le long des joues, les yeux presque fermés, la gorge prise, le souffle étranglé. » (p. 115) Mais Léon comprend par la suite le comportement de son père et lui pardonne : **avec le recul, il perçoit l'existence comme un chemin nécessairement semé d'embûches**. Il est normal, selon lui, que les hommes s'égarer en cherchant leur bonheur, ce sont les erreurs qui font progresser :

Et j'ai dû attendre mes premiers cheveux blancs, mes premiers regrets, avant de me convaincre que tout homme, y compris mon père, avait le droit de faire fausse route s'il croyait poursuivre le bonheur. Dès lors je me suis mis à chérir ses errements, comme j'espère que tu chériras les miens, mon fils. Je te souhaite même de t'égarer parfois à ton tour. (p. 87-88)

Selon lui, l'homme est livré au **jeu du destin et cherche dès lors à déchiffrer le sens de sa destinée, par la superstition ou en s'attachant à des objets ou des symboles**, comme Léon l'explique au sujet d'une amulette : « Je ne crois cette amulette investie d'aucun pouvoir magique, mais l'homme est si vulnérable face au Destin qu'il ne peut que s'attacher à des objets enveloppés de mystère. » (p. 37) **La magie est intégrée dans la vie quotidienne** et parfois valorisée par le narrateur.

Les femmes

Dans le roman, les femmes sont **soumises aux hommes**. Mariam résume leur statut en déclarant à Léon sa peur de tous les hommes, à l'exception de son frère : « De tous les autres hommes, mon devoir est d'avoir peur. De mon père aujourd'hui, de mon mari demain, de tous ceux qui ne sont pas mes proches et dont je dois me cacher. » (p. 129) L'épisode des fiançailles de Mariam avec le Zérouali fait apparaître la **totale liberté de l'homme à disposer de sa femme comme il l'entend**, jusqu'à avoir pouvoir de vie et de mort sur elle : « Il suffit d'une dénonciation, d'une calomnie, d'un mot insidieux lancé par une rivale, pour que la malheureuse soit étranglée. » (p. 139) Cependant, **dans leur personnalité, elles apparaissent comme égales et parfois supérieures aux hommes**.

Les femmes font fréquemment preuve de **défauts causés par leur statut social**. La **jalousie** notamment, en raison de la cohabitation au sein du même foyer de plusieurs épouses, l'une officielle et les autres esclaves, comme dans la famille de Léon l'Africain où se joue une course entre deux femmes qui veulent chacune donner un fils à Mohammed. Cependant, malgré cette jalousie, la séparation nette entre le monde masculin et l'univers féminin crée parfois un véritable sentiment d'appartenance ainsi qu'une **solidarité entre les femmes**, comme c'est le cas entre Salma et Sarah, une voisine, et même entre Warda et Salma.

Malgré le peu de maîtrise qu'elles ont de leur destin, les femmes sont souvent présentées par le narrateur comme faisant preuve d'un **grand courage**. C'est le cas de Mariam et de chacune des épouses de Léon l'Africain.

Les hommes

La représentation de la communauté des hommes dans *Léon l'Africain* est bien plus négative que celle des femmes. **Ils causent souvent leur perte par leur propre faute, en raison de leur orgueil et de leur soif de pouvoir** qui s'exerce dans divers domaines.

Mohamed n'y fait pas exception, en promenant ses deux épouses enceintes dans toute la ville de Grenade et en manquant de provoquer leur accouchement prématuré. **Aussi, comme beaucoup d'autres, ne se remettra-t-il jamais de son départ forcé de Grenade et l'espoir d'y retourner un jour sera-t-elle sa seule raison de vivre :**

Vois-tu, Hassan, tous ces hommes ont encore, accrochée à leurs murs, la clé de leur maison de Grenade. Chaque jour, ils la regardent, et la regardant, ils soupirent et prient. [...] Leur seule raison de vivre, c'est de penser que bientôt, grâce au grand sultan ou à la Providence, ils retrouveront leur maison, la couleur de ses pierres, les odeurs de son jardin, l'eau de sa fontaine, intacts, inaltérés, comme dans leurs rêves. (p. 127)

Mais l'exil est tout de même préféré à l'humiliation. Après la prise de Grenade, Astaghfirulla cherche à convaincre les musulmans qu'il vaut mieux pour eux de s'exiler plutôt que de rester dans une ville aux mains de leurs ennemis :

Partez, émigrez, laissez Dieu guider vos pas, car si vous acceptez de vivre dans la soumission et l'humiliation, si vous acceptez de vivre dans un pays où sont bafoués les préceptes de la Foi, où sont insultés chaque jour le Livre et le Prophète – prière et salut sur lui ! – vous donnerez de l'islam une image avilissante dont le Très-Haut vous demandera des comptes au jour du jugement. (p. 77)